

# YVON BELAVAL

études leibniziennes  
de leibniz à hegel



*tel* gallimard

Extrait de la publication











## PRÉSENTATION

*Avec ces Études leibniziennes se complètent les deux ouvrages que j'ai déjà donnés sur le maître de Hanovre. Dans le premier, Leibniz. Initiation à sa philosophie, je suivais, au plus près du contexte historique, le développement du philosophe; cependant, les contraintes de la collection où je le publiai, les richesses à jamais inépuisables d'une pensée capable de faire progresser toutes les pensées de son temps, me contraignaient, bon gré, mal gré, sciemment ou par ignorance, à ne rien dire ou à trop peu dire sur nombre de problèmes. Dans le second, Leibniz critique de Descartes, j'inaugurais ma méthode comparative : comparer deux (ou plusieurs) auteurs, lire, quand il se peut, l'un par l'autre, montrer comment ils s'entr'expriment, n'est-ce pas, pourvu qu'ils soient grands, lutter contre la partialité inévitable de tout commentaire; la méthode est difficile, ingrate, elle exige du commentateur et de ses lecteurs la patience de s'informer et la mémoire des co-occurrences, mais elle est payante. Il lui arrive aussi de limiter. Descartes limitait Leibniz. Restait à revenir, indépendamment de Descartes, sur quelques notions à repenser dans un esprit monadologique.*

*C'était ne pas quitter Leibniz, que d'en suivre l'ombre posthume. Son histoire n'a pas été écrite. L'écrira-t-on? Elle serait immense. Pour le seul XVIII<sup>e</sup> siècle, des trois nations où elle devait être le plus sensible, l'Angleterre s'excluant elle-même par amour pour Newton, la France permettait, à ses réactions, de mieux distinguer les Lumières de l'Aufklärung, et l'Allemagne n'oubliait jamais son philosophe. Le leibnizianisme contourne le massif des trois Critiques. Kant, antileibnizien. Mais Hegel, à lire Kant en critique de Kant, nous éclaire à la fois sur Leibniz et sur sa propre méditation dans la logique de l'essence. Il fallait donc prolonger l'esquisse jusqu'à Hegel.*

*Et puis? Seul a été rédigé, par Dietrich Mahnke (1925), le chapitre portant sur le premier quart de notre siècle.*

*Contrairement à mes deux autres ouvrages, celui-ci ne se présente pas sous la forme d'une rédaction continue, mais comme un recueil d'articles. C'est que, devenu parcellaire, le métier d'enseignant ne ménage plus les loisirs d'une rédaction continue. On s'adapte. On se fixe un but. On n'accepte, autant que possible, d'écrire des articles et des conférences que s'ils convergent vers ce but. On trouvera en Appendice celles de mes publications que j'ai dû ainsi éliminer.*

22 octobre 1975.



## ABRÉVIATIONS

En dehors des abréviations facilement reconnaissables — *Disc. Mét.*, *Nat. Gr.*, *Monad.*, *N.E.*, *Théod.*, etc. pour : *Discours de Métaphysique*, *Principes de la Nature et de la Grâce*, *Monadologie*, *Nouveaux Essais*, *Théodicée*, etc. — les sigles les plus fréquemment employés seront :

- Ak. : *Gottfried Wilhelm Leibniz sämtliche Schriften und Briefe*, hrgb. von der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. En cours de publication. Indication de la série, du tome dans la série et de la page.
- A.T. : *Œuvres complètes de Diderot*, éd. par J. Assézat et M. Tourneux, Paris, 1875-1877.
- Conf. : Belaval (Y.), *Leibniz : Confessio Philosophi*, Texte, traduction, notes, Paris, 1970.
- E. : Erdmann (J. E.), *God. Guil. Leibnitii Opera philosophica...*, Berolini, MDCCCXL.
- El. : Jagodinsky (I.), *Leibnitiana Elementa Philosophiae arcanæ de summa rerum*, Kazan, 1913.
- Log. Couturat (L.), *La Logique de Leibniz d'après des documents inédits*, Paris, 1901.
- M. : Gerhardt (C. I.), *Leibnizens mathematische Schriften*, London-Berlin, 1850 (t. I-II), Halle (t. III-VII), 1855-1863, 7 vol. en 8 tomes.
- Op. : Couturat (L.), *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, Paris, 1903.
- P. : Gerhardt (C. I.), *Die philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, Berlin, 1875-1890, 7 vol.
- T. : Grua (G.), *Leibniz. Textes inédits*, Paris, 1948, 2 vol.



## Pourquoi Leibniz?

« Admettons que l'un d'eux s'occupe de Démocrite. J'ai toujours envie de me demander pourquoi donc Démocrite? Pourquoi pas Héraclite? ou Philon? ou Bacon? ou Descartes et ainsi de suite? Et encore, pourquoi précisément un philosophe? »

Nietzsche, *II<sup>e</sup> Inactuelle*,  
trad. H. ALBERT, p. 177.

### I

On ne peut lui avoir consacré des années sans se demander à la fin : *Pourquoi*, et, corrélativement : *Pour qui* Leibniz? La question du *Pour qui?* mériterait d'être posée, même s'il fallait y répondre : « Pour quelques professeurs », ou, pis, « pour préparer des examens », car il s'agirait alors de savoir quelle place concède encore aux universitaires une société, au moins la française, qui, de l'extrême droite à l'extrême gauche, les récuse, eux dont, précisément, dépendaient la tradition — le passage — d'une culture et, en particulier, bien ou mal, à travers les prudences des programmes officiels, la mort, la survie ou la renaissance des philosophes. Mais *Pour qui* va plus loin. Personne n'a jamais cru qu'un philosophe habitait dans le ciel des intelligibles, au-dessus de son temps et de sa politique : en tout cas, on le sait, pas les politiciens! Curieuse situation! On n'entend guère : Pourquoi Michel-Ange? ou Beethoven?, quand même serait-on persuadé que la peinture ou la musique actuelle s'éloigne d'eux. On réentend : Pourquoi

Platon? pourquoi Épicure? pourquoi Leibniz? comme si leurs pensées ou rêveries gardaient la force d'un fantasme et risquaient à la longue — ainsi qu'en était convaincu le hégélien Kojève — de se réaliser. Or, il apparaît désormais que c'est le politique qui décide et non plus l'universitaire. « Leibniz — répliquait un idéologue<sup>1</sup> — gardez-le : il est mort. Mais ne touchez pas à Hegel : nous seuls, grâce à Karl Marx, sommes armés pour le comprendre. » Voilà, du moins, qui pose et justifie notre question. Pourtant, ce sont des professeurs — en général ceux qui traitent les autres de professeurs, comme les Noirs colonisés se traitaient entre eux de sales nègres (il y a donc des philosophes colonisés, dressés, imitant, eux aussi, la voix de leur maître) — ce sont des professeurs qui, au plus près du journalisme, par conséquent du politique, se jettent aujourd'hui, en France, sur Marx, sur Nietzsche, sur Freud, en font une Trinité à la mode. (J'adore la mode. Mais pas la vérité — à la mode!)

Interrogeons la Trinité. Leibniz ne saurait être à la mode. D'abord, il est rationaliste : il n'habite pas les cavernes, et ses poèmes sont plus près de ceux de Voltaire que des chants de Zarathoustra; l'inconscient de ses petites perceptions, infinitésimale de mathématicien, n'est pas celui de la psychanalyse. En outre, son rationalisme n'est pas dialectique : il ferait voler des fusées, il n'ouvrirait pas un camp de concentration; au lieu de les justifier, il s'indigne au spectacle des persécutions de la Cour de Vienne contre les protestants hongrois « dont un très grand nombre fut condamné sans avoir eu égard à leur défense, et plus de quatre-vingts personnes dont il y avait que le grand âge rendait digne de compassion, ou la jeunesse exempte de soupçons, accouplés comme des bêtes et traînés depuis les monts Carpathiens jusqu'au royaume de Naples, où ceux qui n'étaient pas encore péris en chemin furent mis aux galères... ». Un plat rationalisme.

A quoi Leibniz servirait-il? Ni la religion, ni le racisme, ni la politique n'ont intérêt à le défendre. Mais alors, comment expliquer le renouveau des études leibniziennes? Leibniz est-il le dernier mort que pleurent les derniers professeurs? Ne survivrait-il que pour eux? Ou vit-il caché parmi nous? Nietzsche, à trente ans, s'interrogeant sur son passé de *Philologus* — ce qui signifie : humaniste — concluait : « Je ne sais quel but

1. Il oubliait que Marx était grand admirateur de Leibniz, dont il conservait précieusement un portrait offert par Engels. Cf. Duchan Nedelkovitch, *Leibniz, Madame du Châtelet, R. J. Bosovich et le problème de la continuité*, dans *Leibniz, Aspects de l'homme et de l'œuvre*, colloque Centre Intern. de synthèse 1966 (Paris, 1968), p. 131.

pourrait avoir la philologie classique à notre époque, si ce n'est celui d'agir d'une façon inactuelle, c'est-à-dire contre le temps, et, par là même, sur le temps, en faveur, je l'espère, d'un temps à venir. » Leibniz est-il mort, ou agit-il d'une façon inactuelle?

## II

Pour toutes sortes de raisons, on peut le croire mort et en renvoyer les études au genre vieillissant des *Eloges académiques*.

Qu'y a-t-il de commun entre l'Europe agricole du xvii<sup>e</sup> siècle, déchiquetée en l'on ne sait combien d'héritages princiers, avec ses quelques millions de sujets, chacun terré dans le passé de sa province ou de son village, et notre planète industrialisée, de trois milliards et demi d'habitants, et, bientôt, prévoit-on, de quinze? Or, l'œuvre de Leibniz est, en grande partie, liée à cette Europe et à son Allemagne qui ne venait d'échapper, de justesse, à un génocide pendant la guerre de Trente Ans, que pour se retrouver devant les armes de Louis XIV et des Turcs. Cette œuvre, on ne la comprend plus telle qu'elle a été, ancienne et moderne, si l'on ne la rattache pas à la Scolastique renouvelée par Mélancthon et que nous avons oubliée<sup>2</sup>. Les préoccupations religieuses de la *Théodicée* — la liberté, la nature, la grâce, la prédestination — ne troublent plus sérieusement aujourd'hui les croyants, même si reculant, eux aussi, devant son rationalisme, ils s'écrient avec Gabriel Marcel : « La théodicée, c'est l'athéisme »<sup>3</sup> : nous sommes loin des secousses de la Réforme, les théologiens subsistants ont un air d'archivistes, le péché originel acquiert la légèreté d'une fable. La jurisprudence leibnizienne dépend trop de sa théodicée : ni ses principes ni ses buts ne sont purement juridiques, ils sont religieux et moraux — le droit est un pouvoir moral, la justice une charité conforme à la sagesse — et l'habileté de ses déductions arrive mal à relier le modèle idéal du Monarque de la plus parfaite des républiques — Dieu combinant le meilleur des mondes possibles — à la réalité des despotes, même éclairés, des juges et des avocats tenus par

2. Cf. Erich Hochstetter, *Leibniz-Interpretation, Revue intern. de philosophie*, nos 76-77, 1966, fasc. 2-3, pp. 174-192.

3. *Journal métaphysique*, p. 65.

des us et coutumes et des privilèges héréditaires <sup>4</sup>. Historien, Leibniz, par l'exigence même de la discipline, tout en rattachant les grands hommes, créateurs du progrès selon lui, aux desseins analytiques de la Providence, a dû davantage descendre du ciel sur la terre : il flotte encore entre l'universalisme et les obligations d'historiographe de Cour, entre la catholicité et les politiques de l'irénisme, entre la conception chrétienne de l'histoire et la nouvelle conception dont il a le sens le plus vif; sans doute grand historien, mais historien de son temps, il embarrasse nos spécialistes et peut-être chez lui la philosophie de l'histoire importe davantage que l'histoire proprement dite <sup>5</sup>. La politique de Leibniz est ce qu'elle devait être pour un tempérament conciliateur et un esprit combinatoire comme le sien, dans une patrie menacée (il introduit en allemand le mot de patriote) et au service de princes électeurs; elle a pour base l'ordre et l'unité reposant sur la tolérance; elle a pour rêve la réunification du Saint Empire romain germanique fondée sur la réunion des Églises, tantôt au nom de la germanicité, tantôt au nom de la chrétienté et, même, de l'humanité tout entière; progressiste, à la mesure de l'industrie naissante, par le souci technocratique d'exploiter les progrès de la science — les mines, la porcelaine, la soie, l'agriculture, le commerce — et conservatrice par le fait du prince (dont on est le *Hofrat*) qui offre seul la possibilité de faire avancer les sciences par pensions, fondations d'académies ou d'écoles : en bref, Leibniz, conciliateur, avide de servir et de réformer, a pactisé avec son temps, il n'a pas lutté contre lui et, par là, en quelque manière il s'est coupé de l'avenir. Reste l'œuvre scientifique : mais qu'importe au savant l'archéologie de sa science? et en quoi peut-elle être utile à celui qui n'est pas un savant, sinon à satisfaire son goût de l'archéologie?

Si Leibniz risque de vieillir, ce n'est pas, on le comprend bien, parce qu'il a vécu au xvii<sup>e</sup> siècle; un Descartes ou un Spinoza y a vécu aussi; mais Descartes ne s'est mêlé ni de politique, ni de controverses religieuses, et Spinoza s'en est mêlé sans souplesse diplomatique, à grand scandale, seul, en professant un franc monisme qui ne s'adoucissait pas en monisme de l'*expressio*. Lorsque le temps donne aux sujets traités leur signification, il les vide en se retirant : entre 1710 et 1771, la *Théodicée* a bénéficié de quinze éditions, rééditions, traductions; entre 1771 et 1925, elle n'en a eu que sept <sup>6</sup>.

4. Cf. G. Grua, *La Justice humaine selon Leibniz*, Paris, 1956.

5. Cf. notre *Leibniz critique de Descartes* (rééd. 1970), chap. II.

6. D'après E. Ravier, *Bibliographie des œuvres de Leibniz*, Paris, 1937.

La *Théodicée* n'en demeure pas moins un chef-d'œuvre, et libre à nous de répéter avec le plus antithéologien des philosophes, Diderot, en 1774 : « Un homme montre quelquefois plus de génie dans une erreur qu'un autre dans la découverte d'une vérité. Je vois plus de tête dans l'*Harmonie préétablie* de Leibniz, ou dans son *Optimisme* que dans tous les ouvrages des théologiens du monde, que dans les plus grandes découvertes, soit en géométrie, soit en mécanique, soit en astronomie »<sup>7</sup>. Seulement, qu'on y prenne garde ! Une admiration de ce genre, insensible à la vérité, ne s'intéresse qu'au jeu de l'esprit, elle n'engage pas, elle n'exprime qu'une curiosité historique : elle consacrerait la mort d'un philosophe.

Poussons plus loin notre pessimisme. On annonce beaucoup de morts : Dieu, l'homme, la philosophie. On ne le disait pas, on le dit, c'est chez nous qu'on le dit : bornons-nous à le constater. Si ainsi se pressent le déclin de la race blanche, elle emportera tous ses philosophes avec elle. Notre civilisation aura légué à la planète les sciences, et celles-ci n'ont pas besoin de se rappeler leur passé : aujourd'hui commence aujourd'hui, on continue, on enregistre, la mémoire de la machine n'est plus la mémoire vivante, faillible, créatrice par laquelle s'intériorisait une culture. Qui se récite des poèmes ? Qui sait encore par cœur de l'Homère, de l'Horace ? Personne ! Le livre ne va-t-il pas disparaître ? Le progrès consomme de plus en plus de passé, tellement qu'il pourrait bien en arriver à le consommer tout entier, avec son Histoire, et à ne plus s'attacher à d'autre temps que l'avenir.

En ce qui concerne l'histoire de la philosophie, le très peu d'intérêt qu'elle soulève dans un continent aussi neuf, aussi industrialisé que les États-Unis d'Amérique, au profit de l'épistémologie et de la logique, l'espèce de mépris où il devient de bon ton de la tenir en France, prouvent qu'une certaine conception de la philosophie — et, par conséquent, de l'homme — est en train de changer, voire de disparaître. On imagine mal le nouveau philosophe. L'ancien appartenait à une tradition et, quand il s'instruisait à l'histoire de la philosophie, il ne sortait pas de sa discipline. Or, tout se passe comme si, maintenant, le philosophe devait s'initier, en quelques mois, à une discipline étrangère, qui lui restera toujours étrangère, puis, sous peine de se laisser distancer, à une autre, et encore à une autre — psychanalyse, linguistique, ethnologie, informatique, etc. —, et cela en un siècle qui n'est certes

7. *Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme*, dans Diderot, *Œuvres*, éd. Assézat-Tourneux, t. II, p. 348.

plus celui de Descartes, où la science n'excluait pas, d'entrée de jeu, le non-spécialiste. On se défend mal de la crainte que, désormais, le philosophe ne perde en honnêteté ce qu'il gagne en vitesse, et qu'il ne s'y essouffle. Plus actuel? plus efficace? On ne voit guère quel savant se souciera de ses conseils. Il se réfugiera dans les sciences humaines tant qu'elles ne seront pas encore des sciences, tant que leur niveau n'excédera pas celui d'une science du xvii<sup>e</sup> siècle. Mais ensuite? Une idéologie qui se consommera au fur et à mesure? Imaginons la disparition de tous les poètes, et que l'on continue pourtant à écrire des arts poétiques! Heureusement, cela n'est pas imaginable.

### III

L'Histoire est fille de Mémoire. Comme la mémoire, elle a ses absences, et elle ne rappelle que ce qui intéresse son action. A-t-elle besoin d'un penseur? elle le remémore; ensuite, elle semble le perdre de vue. Chaque fois qu'elle le remémore, elle le réinvente : il est et il n'est plus le même. Impossible d'en faire une étude définitive. S'il en est d'éternels, il faut entendre que jusqu'à présent ils n'ont cessé de renaître et de se transformer. Enfin, il en va d'un auteur dont on ne parle plus comme d'un mot oublié : rien n'autorise à affirmer qu'il ne reviendra pas.

Leibniz n'a jamais été oublié, mais il a parfois reculé. Schelling écrivait que, dans sa jeunesse, aucune impulsion comparable à celle du kantisme « n'existait dans le système de Leibniz, la force qu'il avait éveillée s'étant épuisée dans les tendances mortes, inertes et stériles de la métaphysique pré-kantienne... »<sup>8</sup>. Et Schelling avait, pour son temps, parfaitement raison. Aurait-il tort pour aujourd'hui? Le renouvellement des études leibniziennes le laisse supposer. La dernière année de sa vie, Jean Hyppolite répétait : « Après avoir travaillé sur Hegel, je m'aperçois que le grand homme, le philosophe de notre temps, c'est Leibniz. »

Pourquoi Leibniz?

On ne saurait répondre à l'impersonnel sans tricher, sans abstraire, sans croire ou sans prétendre naïvement que l'on est capable de déchiffrer ce qui se passe au moment même où

8. « Pour l'histoire de la philosophie », dans *Essais*, trad. S. Jankélévitch, Paris, 1946, p. 416 n.



il se passe et, par exemple, ici, d'apprécier déjà le renouveau des études leibniziennes. Le plus honnête : prendre soi-même la parole.

Pourquoi ai-je choisi Leibniz?

Par hasard! Se rencontre-t-on jamais autrement? Cependant, le hasard était doublement limité : les programmes d'enseignement diminuent les chances de rencontres à un petit nombre d'auteurs toujours les mêmes; de plus, j'avais le préjugé de ne me consacrer qu'à un grand auteur, c'est-à-dire à une possibilité permanente de réflexions, et qui fût assez encyclopédique pour me permettre d'étudier un siècle. En confrontant Leibniz avec Descartes, je voyais le xvii<sup>e</sup> se déployer peu à peu devant moi, comme, à partir de Diderot, autre encyclopédiste, j'ai vu s'élever l'horizon du xviii<sup>e</sup>, et comme, à la lecture de Hegel, toujours un encyclopédiste, on découvre Kant d'un côté et, de l'autre côté, les rivages de notre siècle.

Avec Leibniz j'avais affaire à un esprit qui, pour citer Mérian, « était en effet ce qu'il prétend que sont tous les esprits, une concentration, un miroir vivant de l'univers »<sup>9</sup>.

Comment ne pas admirer le caractère monadologique des courts articles de Leibniz, dont chacun exprime l'univers de son créateur? Le maximum de richesse par le minimum de dépense. Il y a une beauté esthétique qui fait de la monadologie non seulement un système, mais un poème. Et puis, voici la langue la plus claire, la plus directe, telle que la souhaitait le jeune philosophe quand il préfaçait les œuvres de l'humaniste italien Marius Nizolius. Mieux! On a bientôt la surprise d'entendre un Leibniz écrivain français qui mériterait, à lui seul, un éloge : ni en latin, ni en allemand, il n'a, ce me semble, ce ton parlé, abandonné, *simpliciter*, que je ne retrouve en aucun autre philosophe, avec son art de l'anecdote, de l'exemple, de l'image — jusqu'à l'érudition qui fait parfois voyage pittoresque! —, avec ses expressions fleurant le gallicisme ou le proverbe — à tel point que je me demande si, justement parce qu'il était étranger, mais doué d'un extraordinaire pouvoir d'assimilation, Leibniz ne rendrait pas, mieux encore qu'un écrivain français, l'écho de notre langue au xvii<sup>e</sup> siècle. Pour citer au petit bonheur, on se plaît à l'évocation d'une « perception nue, mais confuse », à voir « l'intérieur des choses sous une face nouvelle », à imaginer « Hercule inné en quelque façon » dans les veines du marbre,

9. Cité par Christian Bartholmess, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse*, Paris, 1851, t. II, p. 73.

à constater que « la nature n'est point faite à bâtons rompus », à faire de l'âme un petit monde resserré en un point « où les idées distinctes sont comme des représentations de Dieu et où les confuses sont une représentation de l'univers », et ainsi de suite.

On ne rend pas, non plus, assez justice au psychologue, car ses observations se mêlent trop, pour le lecteur d'aujourd'hui, à toutes sortes de sciences — théologie, mathématiques, dynamique, physiologie des germes, etc. —, qu'elles enrichissent et qui les enrichissent en retour : en exemple simplifié, on sait que les méditations théologiques sur le *Situs* de l'âme ont conduit notre philosophe à « la difficile doctrine du point », à l'optique du point de vue, et, de proche en proche, au calcul infinitésimal et à la dynamique, d'où, en sens inverse, le renouvellement de la doctrine de l'inconscient, des tendances, etc. Il faudrait réunir les observations dispersées pour découvrir, dans son ensemble et dans son unité, une psychologie de l'inquiétude où le sensible se tisse d'insensible, où les aiguillons du désir sont autant de demi-douleurs, si bien que la douleur ne se sépare pas plus du plaisir que la passion d'avec l'action, où l'habitude est un passé en devenir, où l'idée fixe précipite le damné ou le bienheureux dans une chute vertigineuse de haine ou d'amour rejaillissante à l'infini, où l'on est d'autant plus heureux que l'on est plus actif, la pensée demeurant, de toutes les activités, la plus pure. Et seul le leibnizianisme, en liant sensibilité/entendement comme différentielle/intégrale, pouvait donner l'idée d'une *scientia cognitionis sensitivae*, l'esthétique. Il y aurait encore la psychologie pratique de l'avocat et du diplomate où se dessinerait un Leibniz, non pas insincère, comme l'en accusent trop vite les sincères de cabinet, mais expert aux calculs d'un habile politicien. Laissons là l'écrivain et le psychologue.

Leibniz m'a instruit en histoire. Il m'a déniaisé du Roi-Soleil. Ce *getreuer Patriot* — ainsi notre philosophe se nommait-il lui-même — était trop intelligent pour ne pas saluer la grandeur, fût-ce dans l'adversaire, mais aussi pour ne pas appeler chat un chat, et Louis XIV un Louvois XIV<sup>10</sup>. Il m'a appris, avant que Bertrand Russell ne me le rappelât, ce que devrait être l'enseignement de l'histoire : comparatif. Il n'a pu me convaincre que l'histoire des hommes n'invitait pas au pessimisme et, au risque d'une contradiction, m'a montré que l'histoire des sciences et des idées n'interdisait pas toujours l'optimisme. J'ai dit : l'histoire. Je me tais sur la

10. Cf. notre *Leibniz. Initiation à sa philosophie*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1975.

philosophie de l'histoire : que reste-t-il de celle de la *Théodicée* si Dieu est mort?

A Leibniz, volontiers, je renverrais la phrase qu'il adressait à son maître Jacob Thomasius : *Tu non Philosophorum, sed philosophiae historiam dabis*. Grâce à lui, à partir de lui, j'ai vu s'animer l'histoire de la pensée, et suivre des espèces de lois dont j'énoncerai quelques-unes. La première, c'est que les idées les plus vivantes ne sont pas les plus sages, ce sont presque toujours les plus aventureuses; il y entre, à l'aune du bon sens, quelque chose de fou; on leur appliquerait souvent ce que Diderot — qui, certes, n'a pas survécu par ses œuvres les plus « raisonnables » — écrivait sur son *Rêve de d'Alembert* : « Cela est de la plus haute extravagance et tout à la fois de la philosophie la plus profonde »<sup>11</sup>. La raison dans l'histoire n'est pas la sèche pédagogue qui expose une vérité déjà démontrée ou admise, elle suggère davantage quelque délire surmonté. Après le roman de physique, admirable Meccano, dont Descartes a enrichi la science, un modèle mécanique des plus féconds, la monadologie propose un roman de métaphysique. Écoutons Sulzer comparer, en 1776, Leibniz avec Locke : « Le philosophe anglais ressemble à ces anciens navigateurs qui, n'osant perdre de vue les côtes du continent, faisaient des voyages sûrs, mais fort bornés. Leibniz, semblable au courageux Colomb, osa quitter les terres et se hasarder dans l'immensité de l'Océan, sur lequel l'analogie et la logique lui tinrent lieu de boussole »<sup>12</sup>. Locke l'a emporté au XVIII<sup>e</sup> siècle. Qu'en demeure-t-il d'actuel, sinon quelques conseils sensés de pédagogie et de politique? Une deuxième loi déterminerait le coefficient de vitesse selon lequel une idée féconde prolifère : il est de bons (Huet), de très bons auteurs (Bossuet) qui se figent comme de beaux monuments du passé; un Descartes, un Spinoza, un Leibniz, un Rousseau, etc., ne cessent de changer et de fructifier. Il est vrai — ce serait une troisième loi — que dans cette croissance, il y des arrêts, des latences; toutes les pensées n'avancent point au même rythme. Qu'y a-t-il, de nos jours, de plus important que la langue de nos computers, la dyadique? Or, c'est Leibniz qui la découvre, attend plus de vingt ans avant de la faire connaître, en 1703, à l'Académie des Sciences de Paris, s'en amuse, n'en signale d'autre intérêt pratique que de décrypter (il se trompe) les caractères chinois de Fô-Hi<sup>13</sup> : en 1898, Moritz Cantor se

11. *A Sophie Volland*, 31 août 1769, éd. Roth, t. IX, p. 126.

12. Christian Bartholmess, *op. cit.*, t. II, p. 110.

13. *Mathematische Schriften*, éd. Gerhardt, t. VII, pp. 223-227.

bornera encore à résumer en un court paragraphe la communication de l'inventeur<sup>14</sup>. J'ai indiqué ailleurs<sup>15</sup> une quatrième loi : ce qui se transmet, ce n'est pas seulement ce qu'un penseur a dit ou voulu dire, mais ce qui, à partir de lui, se propage par confusions et diffusions souvent obscures ; à ces signes, l'on reconnaît la créativité d'une pensée. Leibniz à peine mort, Christian Wolff commet le contresens de priver les monades brutes de perception, ce qui va les changer en centres inéteudus de forces dans les *monadologiae physicae*, ou en molécules animées, soit de Maupertuis (pourtant ennemi de Leibniz), soit du matérialisme diderotien, et ce sera ainsi sous le nom de monade qu'Auguste Comte refusera la théorie cellulaire<sup>16</sup> ; quant aux monades spirituelles, on les retrouvera, entre autres avatars, dans les *Mémoires* de Maine de Biran, le personnalisme de Renouvier, la phénoménologie de Husserl qu'elles sauvent du solipsisme, l'interprétation heideggerienne de la *perceptio* et de l'*appetitio* en représentation et en volonté nietzschéenne. On multiplierait les exemples. Si la notion de force a été remplacée par celle d'énergie, du moins l'énergie en est-elle historiquement une généralisation, en sorte que, traduit selon les concepts et non selon les techniques de laboratoire, le roman de métaphysique de Leibniz est devenu plus physique que le roman de physique de Descartes, car l'espace-temps se résout non en substances mais en relations, la matière en événements, non en étendue euclidienne. On ne peut manquer non plus d'observer que la monadologie fonctionne comme le langage où chaque mot reçoit son sens de tous les autres et se réfléchit en eux : les réflexions sur le langage éclairent la monadologie, et l'entr'expression des monades est susceptible d'éclairer les réflexions sur le langage, ses formes, son informatique<sup>17</sup>. Depuis Russell, Frege et Couturat,

14. *Vorlesungen über Gesch. d. Mathematik*, t. III, p. 347.

15. Journées *Leibniz*, Centre intern. de Synthèse, mai 1966, Paris, éd. Aubier-Montaigne, 1968, pp. 254-255. Cf. ci-après, p. 220.

16. Georges Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, 1968, p. 331, qui renvoie à la 41<sup>e</sup> Leçon, *in fine*, du *Cours de philosophie positive*. En un de ses séminaires (1974), M. Canguilhem découvrait en Leibniz (qui introduit le terme d'*Organismus*) un lointain fondateur du concept d'organisme, quelque deux siècles avant A. Weissmann, et renvoyait, à ce propos, à l'important passage (III<sup>e</sup> partie, chap. ix, pp. 401-422) de Cassirer sur le problème de l'individu en biologie, dans *Leibniz' System in seinen wissenschaftlichen Grundlagen*, Marburg, 1902.

17. « Leibniz, écrit Norbert Wiener, dominé par des idées de communication, est à plus d'un titre l'ancêtre intellectuel des idées contenues dans cet ouvrage, car il s'occupa également de calcul mécanique et d'automates. Mes vues dans cet ouvrage sont bien loin d'être leibniziennes, mais les problèmes auxquels je m'intéresse sont très certainement leibniziens. Les machines à calculer de Leibniz



# YVON BELAVAL

## études leibniziennes de leibniz à hegel

On trouvera en ces *Études* l'examen de *Quelques notions* fondamentales sur la langue allemande, le fondement du Droit, l'épistémologie, la naissance de la Dynamique, l'harmonie, l'erreur, la réflexion, la perception, le simple et le composé, l'espace.

On y suivra l'héritage leibnizien au XVIII<sup>e</sup> siècle en France, en particulier chez Voltaire et chez Diderot, mais surtout, plus tard, en Allemagne, par l'intermédiaire de Kant, chez Hegel, sur le problème de l'essence.

On y verra enfin, sur deux exemples – parmi combien d'autres –, se réaliser sous nos yeux, grâce à l'ordinateur, le rêve de notre philosophe : *De Arte Combinatoria*.

Pourquoi Leibniz ? Parce qu'en nous rattachant au passé, il ne cesse d'être moderne.



9 782070 736164



93 IX pub A 73616

Portrait de Leibniz (détail), anonyme, XVIII<sup>e</sup> siècle,  
Historisches Museum am Hohen Ufer, Hanovre.  
Photo © AKG, Berlin.

2-07-073616-4 52 FF tc